

pressant sa marche, et choisissant les zones d'ombre tandis qu'elle recherchait les parages éclairés.

Un soir, il la vit s'arrêter tout à coup, à l'entrée de la rue Saint-Antoine, devant une pauvre femme assise, ou plutôt à demi couchée au seuil d'une porte, comme épuisée de faim et de fatigue.

C'était une italienne, jeune encore, et belle sous ses pittoresques haillons.

Elle portait un enfant à son sein; un autre était couché en travers sur ses genoux, à demi endormi, et un troisième, l'aîné de la famille, pleurait tout bas, et tendait timidement la main aux passants.

Bérangère mit la main à sa poche, en tira quelque menue monnaie, qu'elle donna au pauvre petit solliciteur, fit deux ou trois pas en avant, puis, s'arrêtant comme indécise, retourna en arrière.

"Vous avez faim, sans doute, mes pauvres petits" dit-elle d'une voix si douce, que l'Italienne saisit le bas de sa robe et l'embrassa dévotement dans sa reconnaissance. "Suivez-moi à quelques pas d'ici, nous y trouverons de quoi vous reconforter."

La pauvre femme se leva avec effort, mais ranimée déjà par l'espoir qui lui était offert.

Quant aux enfants, avec l'heureux instinct de leur âge, ils devinèrent à qui ils avaient affaire, et s'accrochèrent à la jupe de Bérangère, comme s'ils redoutaient de la voir les abandonner.

Ils arrivèrent ainsi dans un honnête petit restaurant que Bérangère savait être tenu par un ami du ménage Sapin. Elle se nomma, fut accueillie avec le plus grand respect, et commanda une bonne soupe bien chaude pour ses protégés.

Les enfants se jetèrent avidement sur cette manne inespérée. Quant à la mère, avant de porter la première cuillerée à sa bouche, elle jeta un regard de reconnaissance sur sa Providence visible, sur cette belle jeune fille dont le visage rayonnait d'une joie divine.

"Pardonnez-leur," murmura-t-elle avec émotion. "Ils avaient si faim!"

Après la soupe, on apporta un plat de viande, un ragoût substantiel, dont les pauvres petits affamés se léchèrent littéralement les doigts.

"Comme c'est bon, hein!" se disaient-ils l'un à l'autre. "Oh! mère, que la bonne dame est bonne!"

Et, rassasiés maintenant, réchauffés, désaltérés, ils avaient repris la gaieté de leur âge, et remplissaient de leurs éclats de rire la petite salle déserte où Bérangère les avait fait installer.

Quand il fut parti, Bérangère ne voulut pas les laisser aller les mains vides.

On enveloppa la moitié d'un pain et un morceau de viande froide dans un grand journal, et le digne propriétaire ajouta, à titre de don gratuit, une bouteille de vin pour la pauvre mère nourrice.

"Vous me la rapporterez dans deux jours," dit-il, "et il y aura encore de la soupe pour vous et pour les enfants."

"Mon Dieu!" pensait Bérangère en continuant sa route, "que les riches sont heureux! Nourrir ces pauvres abandonnés, leur donner l'abri d'un toit, quelle source de bonheurs ineffables!"

Elle ne savait pas, en formant ce vœu compatisant, qu'à partir de cette heure où Dieu les

avait mis sur son chemin, l'Italienne et ses enfants ne connaîtraient plus jamais la misère.

Pendant que, semblable à l'ange de la Charité, elle n'avait d'yeux que pour les pauvres petits que sa générosité nourrissait, d'autres regards, pieusement avides, contemplaient avec émotion cette scène touchante.

Vingt fois le protecteur mystérieux de Bérangère avait essuyé la buée qui couvrait les vitres avec son mouchoir de fine batiste. Puis, quand la petite troupe s'était séparée de la jeune fille, après mille bénédictions d'une part, et promesse de se revoir de l'autre, le monsieur au grand manteau avait suivi l'Italienne et l'avait abordée délibérément.

"Ne craignez rien," lui dit-il en voyant son mouvement d'effroi; "à partir de ce soir, votre sort et celui de vos enfants sont assurés. Bénissez Dieu, qui vous a fait voir un de ses anges!"

Et comme la pauvre femme le regardait sans comprendre, d'un air ébahi, il lui mit dans la main tout l'or que contenait son porte-monnaie.

"En retour," dit-il, "donnez-moi la pièce blanche que vous avez reçue tout à l'heure. Elle me portera peut-être bonheur, à moi aussi. Il y a des mendiants de toutes sortes," ajouta-t-il à voix basse.

Trois jours après, l'Italienne allait raconter à Bérangère l'étrange aventure qui avait suivi ces humbles agapes de la charité. Mais tout n'était pas fini là. Un monsieur qui ne s'était pas nommé avait placé l'aîné de ses enfants en apprentissage, le second à l'école, et elle-même, avec son dernier né, dans une bonne chambre où rien ne manquait, et où lui serait fourni l'ouvrage qu'elle était capable de faire.

XXVI

Un matin, en décachetant le courrier nouvellement arrivé, comme elle le faisait chaque jour, Bérangère trouva la lettre d'un solliciteur qui demandait au comte, dans les termes les plus humbles, la permission de lui dédier un ouvrage sur la Russie.

"Il ne fallait pas me lire la lettre, si vous vouliez gagner mon intérêt pour votre protégé," répondit le comte aux sollicitations de Bérangère. "Vous savez que j'ai peu d'estime pour les flatteurs de profession."

"Je ne le connais pas," répondit la jeune fille timidement, "mais il meurt de faim!"

"Eh bien, envoyez ce que vous voudrez."

"Cinquante francs?" murmura-t-elle d'un ton interrogateur.

"Cela n'en vaudrait pas la peine. Mettez un billet de cinq cents francs. Il le doit à votre intercession," ajouta-t-il presque durement. "Quant au livre, renvoyez-le, il peut trouver à le mieux placer."

Bérangère releva la tête.

"Oh! non," dit-elle courageusement, "ce serait mal, ce serait effacer le bienfait."

Il la regarda en silence, puis, à demi-souriant:

"Au fait, agissez comme bon vous semblera."

"Ne vous étonnez pas," reprit-il au bout d'un instant, "si je ne suis pas précisément pourvu de toutes les vertus chrétiennes; mon père était un